

Le sabayon de Leopardi

Bertrand Schefer, philosophe de trente ans, signe chez Allia la première traduction française intégrale du *Zibaldone* de Leopardi. Le poète italien avait fait des 4526 pages de son journal le laboratoire de son œuvre et de sa pensée.

Giacomo Leopardi (1798-1837) raffolait des étymologies. Elles nous renseignent, croyait-il, sur l'origine de la connaissance. Aussi son *Zibaldone*, l'immense journal intellectuel qu'il tint de dix-neuf à trente-quatre ans (1817-1832), présente-t-il d'incessantes réflexions sur les mots et les qualités de chaque langue. Il en savait de nombreuses, y compris le grec et l'hébreu qu'il apprit seul entre huit et onze ans dans l'immense bibliothèque paternelle du palais de Recanati.

Leopardi ne se doutait cependant pas que nous ferions du mot *zibaldone* – qui désignait un « mélange », une boisson de l'Adriatique – notre *sabayon*, agréable crème, d'œufs, de sucre, de vin et d'aromates. Ce contraste avec l'amère intensité et la folle énergie de son propre « mélange » n'aurait pourtant pas déplu à cet homme dont la santé fut tôt dé-



Giacomo Leopardi

“ La plupart des hommes n'aiment et ne désirent vivre que pour vivre. L'objet réel de la vie est la vie, et traîner constamment en tous sens avec peine et sur une même route un char pesant et vidé (10 août 1821). Il n'est pas de malheur humain qui ne puisse s'accroître. Mais il peut y avoir un terme à ce qu'on appelle le bonheur. On pourrait trouver un homme parfaitement heureux, qui n'aurait plus rien à désirer et dont le bonheur ne pourrait s'accroître davantage. Auguste était dans ce cas. Mais il n'est pas d'homme, si malheureux soit-il, qui ne puisse imaginer plus grand malheur que le sien, et bien souvent on voit que ce malheur n'est pas seulement une chimère, une éventualité, mais bien une réalité pour tel ou tel individu, pour telle ou telle raison [...]. On peut n'avoir plus rien à espérer, mais on aura toujours quelque chose à craindre. Le désespoir lui-même est insuffisant à nous rassurer (10 août 1821). Nul ne peut sincèrement se vanter ni se lamenter en disant: je ne peux être plus malheureux que je ne suis. ”

Zibaldone, pages 1476-1477 du manuscrit (pages 712 et 713 de l'édition française)

truite par l'excès de lectures et l'étroitesse de la vie familiale. Il n'approcha l'insaisissable douceur des choses que dans ses magnifiques *Canti*. Mais son ironie critique s'exerçait volontiers contre lui-même.

Né dans une aristocratie dont la fortune vacille face aux idées nouvelles, Leopardi grandit sous l'autorité d'une mère inexorable. Le père, notable velleïtaire, cultivé, collectionneur de livres, voulut faire de Giacomo l'enfant prodige du savoir comme papa Mozart rêva son Wolfgang en prodige musical. « *Je me suis ruiné par sept années de folles études et des plus désespérées à une époque où ma complexion se formait et se fortifiait*, confia plus tard l'écrivain. *J'ai rendu mon aspect misérable; et tout à fait méprisable cette grande partie de l'homme qui seule importe au commun.* »

Au palais, des prêtres savants constituaient l'essentiel de la compagnie. Giacomo, qui se crut un instant destiné au sacerdoce, porta la soutane jusqu'à dix-huit ans. Il rédigeait inlassablement des traités et des recherches de haute érudition, allant de l'astronomie jusqu'à sa chère philologie.

Il avait tôt commencé – sur le conseil d'un chanoine alsacien – à noter ses idées. Sa passion (évidemment sans espoir) pour une jolie cousine le jette en poésie. Il écrit alors son *Journal du pre-*

mier amour. Parallèlement, il travaille désormais de façon systématique et manuscrite ses pensées, ses infinies lectures, ses recherches – parfois des souvenirs, des esquisses de poèmes, des choses vues. Tout cela sera, décide-t-il, le laboratoire des nombreuses œuvres qu'il veut rédiger, essais ou poèmes. Cette masse de pages tient à la fois de l'expérimentation et de la base de données.

En 1827, Leopardi établit d'ailleurs une série d'index afin de mieux retrouver ce qui l'intéresse, et d'insérer de manière cohérente ses nouvelles notations. L'un des index décrit le journal comme des *Pensées de philosophie variée et de belle littérature*. L'autre l'aborde comme un Fichier. Mais le plus important d'entre eux porte cette formule: *Index de mon zibaldone de Pensées*. Lorsque l'œuvre sera enfin publiée, à partir de 1898, les éditeurs conserveront ce terme.

La lecture du *Zibaldone* – faut-il le préciser? – est souvent difficile, parfois ingrate, toujours fascinante. Annonçant en cela Mallarmé ou Paul Valéry, Leopardi pense intraitablement sa propre pensée. On le découvre enfermé dans son infinie culture autodidacte et dans le monstrueux provincialisme de Recanati. Il ne parviendra jamais à s'en libérer, malgré son départ presque définitif en 1822 pour quinze années d'errance à travers l'Italie des lettrés.

On suit alors, dans le *Zibaldone*, l'avance d'un pessimisme « cosmique ». La recherche du plaisir ne mène à rien. L'imagination ne rompra jamais le cercle où nous sommes enfermés, si ce n'est pour nous décevoir. Quant à l'indispensable raison critique, elle désenchant le monde et ne guérit pas du malheur. « *Je suis un sépulcre ambulante [...] qui porte au fond de lui un homme mort.* »

Le *Zibaldone* forme donc un objet, autant qu'un texte superbe. D'extraordinaires échappées, presque impressionnistes, voire enfantines (au sens musical) se dégagent brusquement de l'entrelacs spéculatif, lui-même d'une étrange beauté. On devine la difficulté de traduire cet énorme manuscrit, surtout lorsque l'on découvre les nombreux reproches qu'adresse Leopardi à la langue française, et aux traductions en général...

Il n'existait pas, chez nous, de version intégrale du *Zibaldone*. Elle a été menée plus de cinq années durant par un jeune philosophe de trente ans, Bertrand Schefer. Latiniste, helléniste, il est familier des humanistes italiens du XV^e siècle auxquels Leopardi doit davantage qu'aux hommes des Lumières. Il donne une édition exemplaire par la précision et la finesse du texte, comme par la qualité de la préface, des notes et des index qui s'ajoutent utilement aux fameux index de Leopardi.

En 1832, le poète, quant à lui, cessa d'écrire. Il souffrait trop. « *Mes occupations consistent à tâcher de perdre tout mon temps; je n'écris pas, je ne lis pas, je fais tous mes efforts pour penser le moins que je peux.* » Cet anti-hédoniste absolu meurt d'une insolite gourmandise: à Naples, par une indigestion de glace au citron. Le sabayon s'est vengé.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



Giacomo Leopardi

Zibaldone

Allia

Traduit de l'italien par Bertrand Schefer

228 pages, 40 €

ISBN: 2-84485-131-2

Sortie: 18 novembre